Légende du merle

Autor(en): **Agneley**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **32 (2005)**

Heft 131

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-244859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LÉGENDE DU MERLE

ENTRE des nuages flous et légers, le soleil se retirait, creusant des sillons de pourpre et d'or, où il s'ensevelissait mollement. Et toute la nature se ranimait et s'enivrait à cette dernière caresse de l'astre déclinant.

Les oiseaux chantaient et gazouillaient follement dans les grandes prairies et dans les charmants sous-bois.

Au milieu d'une plaine très verte se voyait une immense tache jaune aux tons chauds et variés, passant de l'or pâle à l'or foncé, puis du rouille au carmin. C'était un genre de marguerites, appelées soucis des champs. Elles aussi, balancées par la brise légère du soir, se plongeaient et prenaient des teintes encore plus vives dans les derniers rayons du soleil.

Et cependant un grand émoi régnait parmi les fleurettes. Elles avaient entendu l'ordre bref et cruel du propriétaire de ces champs : le lendemain, elles devaient être arrachées, fauchées, brisées sans pitié sous la faux luisante et terrible. Et ce soir, plus jolies et plus fraîches que jamais, elles disaient un triste adieu au radieux soleil, à la belle nature. Leurs plaintes douces et dolentes montaient dans l'air parfumé.

Perchés sur un bouquet d'arbres, des

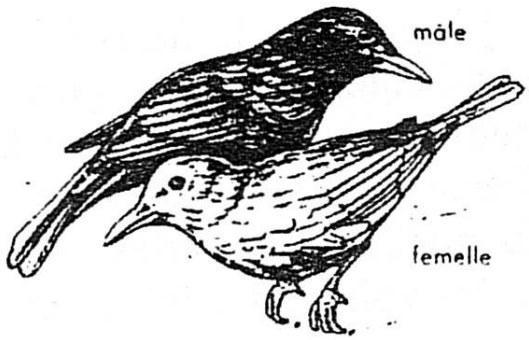
oiseaux complètement noirs, qui sifflaient d'une façon merveilleuse, entendirent ces plaintes. Compatissants, ils s'approchèrent et s'informèrent de leur chagrin. Ils furent émus du récit des pauvres fleurs. Très tard, dans la nuit, ils délibéraient encore entre-eux, secouant leurs petites têtes et leurs becs tout noirs.

L'aube se leva. La rosée avait déjà perlé l'herbe verte et nos malheureux soucis pleuraient toutes leurs larmes, quand de nombreux et nombreux merles s'abattirent au milieu d'eux. Chaque oiseau s'approcha d'un groupe de fleurs et lui chuchota quelque chose de mystérieux et de gai, sans doute, car celles-ci relevaient et inclinaient joyeusement la tête.

Un grand vol noir, entremêlé de jaune et de verdure, s'éleva soudain de la prairie vers le ciel bleu, tandis que sur la plaine subitement nue et toute verte il ne restait plus trace d'or. La nuée d'oiseaux traversa toute la vallée, contourna les sous-bois, puis vint se poser doucement près d'un ruisselet limpide qui murmurait entre de grands arbres. Avec des précautions infinies chaque oiseau posait sa plante et au moyen de ses pattes l'enfonçait légèrement dans le limon tout au bord de l'eau claire. Maintenant le ruisseau coulait entre deux élégantes bordures de fleurs et les petits oiseaux noirs contemplaient gentiment leur œuvre, ja-

cassant autour des soucis des champs devenus subitement des soucis d'eau. Et les oiselets ne remarquaient point leur propre transformation. Leurs becs, noirs qu'ils étaient, s'éclaircissaient, devenaient gris, puis, par graduations légères, arrivaient à un jaune superbe. Et quand les merles se penchèrent tous sur l'eau transparente, faisant gracieuses révérences aux fleurettes, ils virent soudain la métamorphose de leurs fins becs. C'était la récompense des gentilles fleurs, qui, en gage de reconnaissance envers leurs sauveurs, leur avaient communiqué leur teinte et laissé ainsi un souvenir durable de leur chevaleresque action. Voilà pourquoi maintenant le merle possède un si joli bec jaune, et le souci des champs est devenu le souci d'eau.

Agneley.



Enfant terrible

— Dis papa, les députés qui sont partis en vacances, est-ce qu'ils ont eu des prix ?

— Non.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas que moi qui ne fais rien !